

BUREAUX: RUE NAIN, 1.

Roubaix, Tourcoing:
Trois mois. 10 f.
Six mois. 19
Un an. 37

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT: J. BARRON

Le Nord de la France:
Trois mois. 10 f.
Six mois. 19
Un an. 37

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux de journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vasseur, imprimeur, Grande-Place; A LILLE, chez M. Bégin, Libraire, rue Grande-Chaussée; A PARIS, chez MM. Havas, Laffitte-Bullier et Cie, place de la Bourse; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX 14 MAI 1871

Dépêche officielle

Versailles, 13 mai 1871
5 heures soir.

Le chef du Pouvoir exécutif aux préfets, sous-préfets, généraux, commandant les divisions militaires, procureurs-généraux, procureurs de la République.

Pendant que nos troupes ont entrepris dans le bois de Boulogne, d'ouvrir la tranchée sur un long développement et que la formidable artillerie de Montreuil protège les travaux d'approche, le 2e corps, général C. Cissey, a, du côté d'Issy, accompli un fait d'armes des plus brillants.

Hier à midi, les troupes du général Osimont ont occupé les maisons situées au point où la route stratégique rencontre la route de Châtillon à Montrouge.

Cette opération, qui a été exécutée par les fusiliers marins, une compagnie du 4e bataillon de chasseurs à pied et les partisans du 113e de ligne, a eu pour résultat de couper toute communication entre les forts de Vanves et de Montrouge.

Quelques heures plus tard, le commandant de Pontcoulant, avec un bataillon du 46e de ligne, brigade Bouchen, a enlevé à la bayonnette le couvent des Oiseaux à Issy.

Dans cette attaque exécutée de la manière la plus brillante, nos soldats ont déployé un admirable élan. Les pertes de l'ennemi sont considérables. Nous avons pris huit canons, plusieurs drapeaux et fait des prisonniers. A la suite de cette affaire, les insurgés, comprenant qu'ils ne pouvaient plus tenir en dehors de l'enceinte, ont successivement abandonné toutes les parties du village qu'ils occupaient encore, laissant de nouveau entre nos mains un grand nombre de prisonniers.

L'occupation du Lycée de Vanves, effectuée cette nuit, amène nos troupes à quelques centaines de mètres à peine de l'enceinte.

Ainsi, sur tous les points, nous approchons du terme final de nos opérations et de la délivrance de Paris.

A. THIERS.

Dépêches télégraphiques

Service particulier du Journal de Roubaix.

Versailles, 13 mai, 5 h. du soir.

A l'Assemblée, le général Ducrot retire son interpellation relative aux élections municipales de la Nièvre à cause des circonstances. Il dit: Nous sommes à la veille d'une bataille qui, j'espère, sera décisive. — Jules Favre présente le traité de paix; il propose de le renvoyer à l'examen des bureaux. Il expose que le fatal effet de l'insurrection du 18 mars a été de tout remettre en question. On doutait de notre force à faire nos affaires nous-mêmes, la conclusion de la paix était redevenue douteuse. Nous sommes parvenus à dissiper les défiances de Bismarck, à le convaincre que la France

ayant signé le traité, était résolue à en remplir toutes les clauses.

Les plénipotentiaires comprennent que la paix devait être conclue dans l'intérêt des deux pays. Malheureusement, nous n'avons pas pu secouer la lourde chaîne que l'insurrection de Paris fait peser sur nous. Les insurgés sont responsables de l'aggravation de la situation de la patrie en imposant à l'Allemagne la continuation. Mais nous rétablirons promptement l'ordre par la force et ne reculerons devant aucune des nécessités que nous impose l'insurrection.

Quant aux autres clauses, elles sont dans le traité définitif ce qu'elles sont dans les préliminaires.

La seconde partie du paiement sera faite dans trois ans. Devançons les termes pour la première partie afin de délivrer plutôt le territoire de l'occupation. Le rachat des railways comptera pour 325 millions dans les deux premiers milliards que nous devons payer.

Les clauses concernant le commerce seront de votre part l'objet d'un examen approfondi. Les ministres compétents vous démontreront que nous avons obtenu tout ce qu'il était possible d'obtenir: un rayon de huit kilomètres autour de Belfort. L'Allemagne propose de nous céder tout l'arrondissement de Belfort contre le terrain formant notre frontière vers le Luxembourg. Vous aurez à examiner la proposition.

M. Jules Favre lit ensuite le texte du traité. Il ajoute que le paiement du premier milliard sera effectué après que l'Allemagne aura reconnu le rétablissement de l'ordre dans Paris. Le paiement d'un autre milliard est promis pour mai 1872. Deux derniers milliards en 1874. L'intérêt des sommes non payées 5 0/0 comprenant 2/3 en 1874. Le paiement de l'indemnité de guerre devra être effectué en monnaie or, argent, billets de Banque, d'Angleterre, Prusse, Pays-Bas, Belgique et lettres de change de premier ordre.

Les départements de la Somme, de la Seine-Inférieure et de l'Eure seront évacués immédiatement. Ceux de l'Oise, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne et Seine, quand le gouvernement allemand jugera le rétablissement de l'ordre suffisant, mais seulement après le paiement du 3e milliard. Les troupes allemandes ne feront pas de réquisitions à moins de retard dans le paiement de l'indemnité d'entretien.

La réduction de l'entretien aura lieu quand les troupes allemandes seront réduites au chiffre convenu. Relativement au commerce, l'Allemagne sera traitée comme la nation la plus favorisée, comme l'Angleterre, la Belgique, etc. Les Allemands expulsés rentreront en possession de leurs biens et seront réintégrés dans leurs droits de domicile sur le territoire français.

Les prisonniers rentreront, ceux libérables, dans leurs foyers, les autres dans les armées, mais avec limite de 80,000 devant Paris. 20,000 seront dirigés sur Lyon pour aller en Algérie. Le reste de l'armée demeurera au-delà de la Loire.

M. Favre dit en parlant des prison-

niers que les négociateurs les ont visités à Mayence, à Coblenz, et qu'ils les ont trouvés pleins de confiance, prêts à remplir leur devoir, à défendre l'ordre, la patrie, l'Assemblée. Les 20,000 pour Lyon sont déjà partis. Les autres suivront sans retard.

Selon la demande de Jules Favre, l'urgence est adoptée pour l'examen du traité.

HAVAS.

Un ordre du jour de Mac-Mahon à l'armée, daté du 12, dit:

Soldats, vous avez répondu à la confiance que la France a mise en vous; par votre bravoure et votre énergie vous avez vaincu les obstacles opposés par l'insurrection qui disposait de tous les moyens préparés par nous contre les étrangers. Enumérant ensuite tous les faits d'armes accomplis dernièrement et la capture de 3,000 prisonniers et 150 bouches à feu.

L'ordre du jour ajoute: Le pays applaudit à vos succès; il y voit un presage de la fin de la lutte que nous déplorons tous. Paris nous appelle à le délivrer du prétendu gouvernement qui l'opprime; avant peu, nous planterons sur les remparts le drapeau national et nous obtiendrons le rétablissement de l'ordre réclamé par la France et l'Europe entière. Soldats, vous avez bien mérité la reconnaissance de la Patrie.

HAVAS.

Versailles, 12 mai.

Le Monde publie une lettre du comte de Chambard déplorant la guerre civile, engageant les Français à oublier les dissensions, les préjugés et les rancunes, et repoussant comme une calomnie l'assertion qu'il avait renoncé au bonheur de sauver la France.

Il dit que l'adoption des principes est la vraie cause des désastres, que le bon sens de la France aspire à la monarchie et nie qu'il voudrait se faire décerner le pouvoir sans limites.

Il voudrait présider aux destinées de la France en soumettant les actes du gouvernement au contrôle sérieux de représentants élus. Il nie que la marche traditionnelle soit incompatible avec l'égalité de tous devant la loi.

Il réclamerait d'efficaces garanties pour l'indépendance de la papauté. La liberté de l'église est la première condition de paix et d'ordre. Il ne veut pas régner avec un parti; il acceptera tous les concours loyaux pour ramener la religion, la concorde et la paix.

Paris, 12 mai, 6 h. 30, soir.

Les meubles ont été enlevés aujourd'hui de la maison de M. Thiers.

Le 208e bataillon a cerné la Banque, ce matin, par ordre du Comité de salut public qui soupçonnait l'existence d'un dépôt d'armes. On n'a rien découvert.

On assure que Delescluze a entièrement rompu avec le Comité central.

La Justice assure que le Comité se retire et renvoie à la direction de l'administration de la guerre.

M. Moreau, délégué civil à la guerre, est démissionnaire.

Le bruit court que les Versaillais ont

pris le lycée de Vanves et que les fédérés ont évacué le fort aujourd'hui.

La Rente clôture à 53.75; Italien, 57.20. La colonne Vendôme est encore debout.

Paris, 13 mai 8 h. mat.

M. Billioray remplace M. Delescluze au Comité du salut public.

Trois gardes nationaux ont été fusillés pour trahison dans l'affaire du Moulin-Saquet.

Un autre a été fusillé pour avoir voulu livrer les Hautes-Bruyères.

Le Père-Duchasse déclare que si la Commune ne fournit pas, ce soir, les preuves de ses accusations contre Rossel, lui et Rossel se réfugieront à Belleville, où ils prendront les mesures nécessaires pour le salut de la cité.

La Ligue de l'Union républicaine discute la conduite à tenir dans la cas où les assiégeants franchiraient les remparts. La majorité croit que la Ligue, en ce cas, devrait entrer en lutte et se mettre du côté des défenseurs de Paris, quels qu'ils fussent.

La police prend des précautions pour réprimer toute tentative de mouvement parmi les gardes nationaux contre la Commune.

La France et l'Exposition Internationale.

Il y avait toute une révélation, pour l'avenir de l'Exposition internationale, dans l'incident qui a jeté comme un voile de tristesse sur la première séance d'ouverture, et qu'un journal de Londres rappelait tout dernièrement encore en termes presque attendris.

Au milieu de la fête, sous cette coupole de cristal, étincelant aux rayons du soleil de mai, tandis que tout était joie, mouvement et avide curiosité, un orchestre fit entendre quelques notes mélancoliques. Ce fut d'abord un silence presque religieux, une oppression involontaire et contenue. Puis, lorsque, sous les paroles du poète des lamentations, on vit apparaître la France, saignante et mutilée, l'émotion fut générale et profonde, et tous les yeux s'emplirent de larmes, lorsque mourut sur la corde à peine vibrante du violon le dernier soupir de la plaintive et divine mélodie.

Larmes sincères, mais prophétiques! car quelques jours après, l'Angleterre devait comprendre que son Exposition internationale était veuve.

C'est une grande nation que l'Angleterre. Elle est riche et puissante; elle règne presque en souveraine dans les domaines de l'industrie. Que pourrait-on comparer, dans le monde, aux manufactures de Birmingham, de Manchester et de Liverpool? Londres, l'immense ville, est aujourd'hui le marché de l'univers, et pas un Etat ne peut contracter un emprunt s'il n'a pas le laisser-passer de la Bourse ou des banquiers de la cité. Loin de nous, la pensée de méconnaître le génie de la Grande-Bretagne, et de grandir outre-mesure le rôle de la France dans les destinées de l'Europe! Mais cette France, que presque tous les peuples détestent pour ses défauts et qu'ils adorent pour ses qualités, a son génie individuel comme l'Angleterre; et si les

épreuves qu'elle vient de subir et les malheurs qui l'accablent ont diminué son influence politique, ils ont mis en relief son importance morale et sa mission. Elle est la chaux et la lumière; elle est le soleil.

Il y a de merveilleuses créations dans les galeries de l'Exposition internationale. Qui pourrait le contester? A l'Angleterre en revient la meilleure part. Toutes les nations du globe ont apporté leur contingent. Rien à reprendre dans le détail; mais l'ensemble est froid. Le lien manque, et l'harmonie. Pourquoi? Parce que la France fait défaut.

Avec son double privilège d'expansion et de sociabilité, elle unit le monde. Elle a plus que personne le goût du beau, parce que, plus que personne aussi, elle a le sentiment de l'idéal. Je vois bien devant moi la statue de Galatée. Avec quelle délicatesse le ciseau du sculpteur en a dessiné les contours! La main du maître a dû caresser avec amour ces formes harmonieuses. Mais elle reste immobile sur son piédestal. Que lui faudrait-il encore? Presque rien; le souffle, l'étincelle, la vie. Qui la lui donnera? La France, parce qu'elle a la flamme d'en haut.

Ainsi de l'Exposition internationale. Les portes en sont ouvertes à toutes les industries. Viennent tous les peuples de la terre s'asseoir à ce banquet. Le festin est magnifique, la table richement servie; mais les traits sont soucieux, les paroles sont rares!... Ne voyez-vous pas qu'un siège est resté vide, et qu'il n'y a pas communion entre les hommes quand ils n'ont pas au milieu d'eux le loi convive, la France, un des grands apôtres de la Fraternité?

On le reconnaît aujourd'hui, en dehors de la France, pas d'union entre les peuples, pas de mouvement, pas de progrès; l'égoïsme et la léthargie.

Et ce n'est pas seulement dans les régions de l'art et de l'industrie que son intervention est nécessaire. L'équilibre de l'Europe est détruit depuis que la France est amoindrie. Tout est livré aux hasards de la force, le droit des peuples comme la couronne des rois.

Est-ce que les derniers événements ne parlaient pas assez haut? Et nations et gouvernement, seraient-ils à ce point dominés par leurs appétits, abâtardis par la peur, ou enfoncés dans la religion de leurs écus, que leur intelligence se fût obliérée dans l'universel égoïsme ou dans l'universelle lâcheté?

Une nation pèse sur l'Europe de tout le poids de la force que la France a perdue. L'Europe est menacée; elle peut disparaître dans un vaste Empire. Qui résisterait aujourd'hui à l'innombrable armée qui s'est ruée sur la France? Personne, sauf l'Angleterre, invincible, mais impuissante, derrière le canon de ses escadres.

Quand on monte le grand escalier du palais de l'Exposition, sur le mur qui précède l'entrée des galeries, se détache une toile qui appelle impérieusement le regard.

Dans ce cadre à grandes dimensions on aperçoit un homme monté sur un

FUJLLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 15 MAI 1871.

— 35 —

LE

DERNIER IRLANDAIS

PAR

ELIE BERTHE

VIII.

LE RATHE DU LORD ABBOT.

(SUITE)

Ne craignez rien, Votre Honneur, répliqua Irwing en grimaçant un sourire; on ne sait pas de quel côté tournera le vent, après tout, et un pauvre homme est si vite pendu! Non, je n'ai pas soufflé mot, quoique la langue m'ait dérangé plus d'une fois en entendant d'honnêtes gens jurer qu'ils avaient vu de leurs yeux le bienheureux Kevin Dathy. — Eh bien! reprit William avec empressement, vous laisserez croire à ce qu'on voudra et vous ne trahirez jamais la part que vous avez prise à cette affaire! Me le promettez-vous, tom Irwing? Milord apprécia

le service que vous avez rendu à notre cause en lui apportant cette dépêche, et il vous en remercie, cela doit vous suffire.

Richard ajouta quelques mots pour féliciter Irwing du zèle dont il avait fait preuve en cette circonstance.

— Milord, répliqua le paddy tout glorieux, du moment que Votre Honneur l'exige, je serai muet comme un poisson... Je prends la sainte Vierge et mon saint patron à témoin... C'est assez, Tom, reprit l'aveugle; veillez bien sur votre langue, car vous êtes bavard quand vous avez une mesure de whisky dans l'estomac, et si j'apprends que vous avez jéré... Mais, ajouta-t-il, je sens à la fraîcheur de l'air que le jour approche, et milord veut partir. Allons! adieu, voisin Irwing; on vous verra aujourd'hui à Neath, je l'espère, quoiqu'il ne soit peut-être pas prudent de vous y montrer à visage découvert! — J'y serai pourtant, monsieur William. Que Dieu préserve Sa Seigneurie et Votre Honneur de tout mal! Oui, j'y serai avec mon shillelagh; le pauvre Irwing n'a plus grand-chose à risquer maintenant dans les bagarres! Et le paddy s'éloigna à travers champs, tandis que Richard et l'aveugle, suivis de Gunn, qui pendant cette conversation, s'était tenu discrètement à l'écart, reprenaient le chemin du défilé pour retourner à Lady's-Church.

Déjà les white-boys avaient disparu dans diverses directions. Le feu s'était éteint, et il n'en restait qu'un peu de

charbon et de fumée. Les alentours du Rathe étaient silencieux; le cône sombre du monticule se dessinait nettement sur le ciel resplendissant des clartés de l'aurore.

Tout en cheminant, Richard disait à William.

— Ne vous semble-t-il pas, mon vieil ami, que le ciel même favorise nos projets? Nos préparatifs sont terminés; les populations voisines sont pleines d'ardeur, et lord Avondale ne se doute de rien. Le succès est infaillible. — Ce que la prudence vous prescrivait, vous l'avez fait, milord... Mais tout n'est pas fini... Je connais de longue date l'esprit versatile et changeant de cette pauvre nation, épuisée par la souffrance: son enthousiasme brille comme l'éclair, ses résolutions s'évanouissent au souffle du vent... Dans quelques heures peut-être les passions seront calmées, et votre œuvre sera à recommencer! Si cette étincelle, dont je vous parlais récemment, se manifeste tout à coup; si un événement, frivole peut-être, mais nouveau, inattendu, vient donner l'élan aux esprits, l'explosion pourra être immense, irrésistible... sinon, toutes ces promesses, toutes ces espérances, toutes ces colères s'évanouiront encore en vaine fumée.

Richard réfléchit un moment.

— Dieu nous inspirera! dit-il enfin avec une foi profonde en regardant le ciel.

IX

LE JUGE DE PAIX

L'habitation de Stone-House ne paraissait pas digne, au premier abord, d'un parc magnifique et des vastes possessions qui en dépendaient. C'était, comme nous l'avons dit, une construction à l'italienne, avec une petite colonnade faisant face à l'avenue de Neath, et deux ailes en retour qui enfermaient un joli parterre, au centre duquel s'élevait un jet d'eau. Des vases de bronze garnis de fleurs, un nombre raisonnable de statues, des pilastres, des balustrades d'or à profusion, décoraient l'extérieur du bâtiment; néanmoins, il ne présentait rien de majestueux, de ce grandiose qu'on s'attendait à trouver chez le comte Avondale. Les serres, les écuries, les bâtiments de service étant relégués à quelques centaines de pas en arrière, dans un massif d'acacias, l'habitation présentait un aspect solitaire et nu. Elle ressemblait plutôt à la maison de campagne d'un riche bourgeois qu'à la résidence ordinaire d'un membre orgueilleux de la haute aristocratie des trois royaumes.

Mais, à l'intérieur, l'opinion se modifiait bientôt: à peine avait-on franchi les marches du péristyle que l'on reconnaissait la fastueuse prodigalité du grand seigneur. Ce n'était plus alors que marbres, glaces, dorures, bois rares et admirablement sculptés; on se deman-

dait comment il avait été possible d'accumuler tant de choses précieuses dans cet étroit espace.

Le vestibule et les escaliers étaient ornés de tapis aux brillantes couleurs. Chaque pièce, meublée dans un goût différent, offrait à l'œil les merveilles du luxe au moyen âge, au temps de la renaissance ou à l'époque sybaritique de Louis XV et de madame de Pompadour. L'étage supérieur de la maison renfermait une magnifique galerie de tableaux, mais de tableaux exclusivement modernes, le comte Avondale, créateur de cette collection, sachant par sa propre expérience combien les achats de tableaux de maîtres anciens sont chancieux pour les amateurs anglais. Dans toutes les parties de l'habitation on voyait exposés les produits les plus curieux de l'art céramique. A chaque pas, on rencontrait des urnes antiques, des vases étrusques, des statuettes grecques, romaines, égyptiennes, chinoises, des vitraux colorés, des émaux de Limoges, des porcelaines de Sèvres et de Saxe. Des sommes considérables avaient dû être dépensées à ces admirables superfluités; aussi, disposées sans tact et sans intelligence, semblaient-elles plutôt attester l'opulence de son propriétaire que son goût éclairé. Le voyageur impartial qui, après avoir parcouru cette portion misérable de l'Irlande et visité ces hideux cottages où grouillaient des familles avec leurs pourceaux; se serait trouvé transporté tout à coup au milieu de ces éblouis-